

L'enfant battu, l'objet et la jouissance

Approche psychanalytique de l'incidence des violences parentales sur le psychisme des enfants

Anita BENEDICTO

Magistrat

C'EST EN FAISANT deux pas de côté que je vais présenter ce travail de recherche en psychologie clinique et pathologique.

Le premier pas m'a amenée à me délocaliser de mon exercice professionnel de magistrat pour habiter un autre champ, celui de la psychologie clinique et pathologique.

Le second, je l'ai effectué dans le champ même de la psychologie clinique, en quittant les sentiers de la psychanalyse orthodoxe pour emprunter les apports singulièrement éclairants de Jacques Lacan.

Si j'ai choisi de mettre en relation l'enfant battu, l'objet et la jouissance, c'est parce que ces concepts m'ont paru entretenir des liens théoriques féconds, notamment au regard de la clinique des enfants battus.

J'ai sélectionné dix enfants de six à onze ans, qui ont été battus au point que les traces sur leur corps ont été repérées par les institutions scolaire, sociale ou hospitalière, et que la justice a été saisie de ces faits. L'enfance battue est un sujet largement débattu, mais seulement depuis peu de temps, et surtout depuis que l'enfant a pris une place nouvelle dans la famille, plus particulièrement au cours des dix dernières années. Et ce n'est qu'à la fin du XIX^e siècle que l'évolution des représentations de l'enfance a donné lieu à la parution de la loi de 1898, qui réprime les actes de cruauté commis envers les enfants.

Au tout début du XX^e siècle, dans un chapitre intitulé « La confusion des langues entre les adultes et l'enfant », Sandor Ferenczi parle des « punitions furieuses » que l'adulte inflige à un enfant. Il les caractérise comme une réalité de la sexualité adulte passionnelle qui, par la violence de la punition, ouvre, selon lui, la même brèche psychique chez l'enfant qu'un viol.

HYPOTHÈSES

Ces violences semblent se répéter d'une manière transgénérationnelle dans les familles maltraitantes. Cela permet de faire l'hypothèse d'une gravité spéci-

fique des incidences psychiques des marques sur le corps de l'enfant, et d'opérationnaliser cette dernière à partir des deux hypothèses de travail suivantes :

1. Les sévices physiques graves ou répétés entraîneraient un traumatisme psychique considérable, capable d'entraver chez l'enfant battu d'une part la traversée de l'œdipe et le ratage de la castration, à entendre comme castration de jouissance, d'autre part les facultés cognitives ;

2. L'enfant localiserait la jouissance sur son propre corps et constituerait ainsi un trait d'identification masochiste ou sadique dans la relation à l'autre, qui s'accompagnerait d'une atteinte sévère de l'estime et de la représentation de soi, quelle que soit l'organisation de l'enfant.

L'APPROCHE THÉORIQUE

Dans cette approche, nous avons opéré en trois temps pour tenter de répondre d'abord à la question : qui sont ces êtres humains qui maltraitent leurs enfants ?

Je partirai de la jouissance en jeu dans les violences, en rappelant l'élaboration freudienne du « Père de la horde », ancêtre du groupe qui jouissait de toutes les femmes, et de ce que ce mythe nous livre quand il est articulé au mythe d'Œdipe. Les meurtres, au cœur de ces mythes, n'ont qu'une portée : humaniser l'enfant par le désir et la parole, en le séparant de la jouissance, incluse de structure chez tout être humain. C'est une « opération » vaste, qui connaît des ratés. Comment expliquer en effet que l'enfant a toujours été un objet de choix offert à la cruauté de l'homme ou à celle d'un dieu obscur ? Et précisément, pourquoi l'enfant ?

La lâcheté de l'adulte, la faiblesse de l'enfant n'expliquent pas entièrement ce phénomène, qui a lieu depuis bien longtemps. En effet, depuis les origines de l'humanité, on sacrifie les enfants aux dieux, dont la colère apaisée prouve combien ils goûtent ces sacrifices !

Or, si l'enfant est ce qu'il y a de meilleur à sacrifier aux dieux, la question qui émerge est : qu'est-ce qu'un enfant ?

Le terme enfant vient d'*infans* (« celui qui ne parle pas »). A la naissance, il n'est pas « parlant », il est donc assimilable à un objet. Or, un objet qui ne parle pas, c'est non seulement un objet dont on jouit, mais aussi un objet qui jouit. Il jouit de la mère, l'objet primordial, qui peut également devenir son bourreau. C'est pourquoi la mère, si elle est « toute-mère », peut préfigurer la jouissance de son enfant. En effet, qu'y a-t-il au commencement de la vie, sinon la « Chose » ? Au début de sa vie psychique, l'enfant confond son être avec le monde, avec sa mère. Il est objet de l'autre, aliéné à sa jouissance. Cette Chose d'avant la castration est définitivement perdue, selon Freud. C'est pourquoi, sa vie durant, le sujet court derrière l'objet perdu de sa jouissance, la satisfaction de la première fois étant impossible à réactualiser. Mais l'enfant peut se rendre coupable de jouissance s'il ne « condescend » pas au désir, selon l'expression de Lacan, c'est-à-dire s'il ne se déprend de cette jouissance pour accéder au désir. Car désir et jouissance ne se concilient pas. Si, pour y parvenir, l'enfant doit faire des efforts, la mère aura aussi son rôle à tenir.

Il semble que la toute-mère ne fait pas réellement d'un homme la cause de son désir. Elle oriente toute sa jouissance vers son enfant, au point que cet enfant ne rencontre jamais le père dans la parole de sa mère. Dans les cas favorables, une femme cherche en effet à se satisfaire aussi de l'homme qui lui a fait cet enfant. Ainsi, voici de quoi pourrait être coupable l'enfant freudien : être pris dans cette jouissance de la mère qui lui dirait : « Tu ne seras jamais à la hauteur de ce que j'attends de toi : être le phallus qui me comble », et ne pas parvenir à s'en déprendre. Rattacher la jouissance à la culpabilité nous conduit à l'« au-delà du principe de plaisir », où Freud questionne la jouissance attachée aux rapports qu'entretient tout sujet avec la pulsion de mort. D'ailleurs, cela peut se traduire à chacun des stades du développement de l'enfant. Or, l'enfant battu s'y arrime pour éprouver une jouissance accrue, liée à une castration inopérante ou entravée : fixations ou régressions de types oral, anal... L'articulation de la pulsion de mort au masochisme est essentielle pour les enfants battus : jouissance spécifique issue d'un surmoi archaïque. « Le surmoi, c'est la jouissance », dit Lacan, qui prescrit au moi de jouir, un moi parfois contraint à commettre des actes d'une rare cruauté contre les autres ou contre lui-même.

De là vient la question de l'enfant battu et l'œdipe. Deuxième volet de notre réflexion, qui s'intéresse aux « impasses œdipiennes » de l'enfant battu, définies à partir des ratages de la castration. Il s'agit à la fois de sa castration et de celle de ses parents, parents dont le passage à l'acte est souvent favorisé par l'alcool, autant objet de soutien narcissique qu'objet de jouissance.

Il convient de rappeler que l'œdipe est la solution la plus simple que l'humain ait trouvée pour ne pas se laisser aspirer par l'Autre maternel, en assumant la castration. L'enjeu ne porte pas sur la qualité de la relation mère-enfant mais sur sa consistance : il faut qu'il y ait du manque. Il ne suffit pas que l'Autre, la mère, soit aimant ; il faut que le sujet, l'enfant, ne soit pas comblé pour rester désirant. Ce manque, il doit en faire douloureusement l'expérience. Quand il appelle sa mère, elle ne répond pas ; elle est ailleurs, elle en désire un autre, le père. Un signifiant du père, le Nom du père, vient donc en quelque sorte figurer le « pas toute-mère » pour l'enfant. Voilà une mise en forme de l'œdipe freudien. C'est le phallus qui doit intéresser la mère, au moins suffisamment pour que l'enfant se délivre partiellement de sa jouissance. Pour cela, l'enfant va devoir s'identifier à un trait signifiant prélevé sur le père, afin de répondre à la question de son existence sexuée.

Pour comprendre à quelle place est appelé l'enfant dans le fantasme maternel, il faut remonter dans l'histoire de la mère. Celle-ci a d'abord été une petite fille qui a réclamé le pénis à sa mère, puis, déçue de ne pas l'avoir obtenu, l'a réclamé au père sous sa forme symbolique. Elle a ensuite désiré avoir un enfant du père, ce qui était tout aussi impossible. Voilà pourquoi en tant que femme, elle aura un enfant qui ne sera ni le pénis manquant de la mère ni l'enfant du père, et qui, pourtant, relèvera de ces deux objets.

Le fantasme « un enfant est battu », découvert par Freud chez les adultes névrosés, met en évidence chez chacun une position masochiste refoulée. Elle révèle un masochisme primordial par lequel le sujet jouit d'être battu par son père. C'est la mise en scène de la castration. On peut supposer que, chez les enfants battus, ce temps masochiste n'est pas refoulé, mais au contraire fixé par la jouissance de l'Autre inscrite sur son corps. En réalité, l'enfant battu pourrait être qualifié d'enfant trop œdipien, pris dans les rets mortifères de sa castration avortée.

Il faut se souvenir que « pour être introduit au désir, le sujet n'en a pas envie... il faut qu'il le soit à coups de taloches », pour reprendre l'expression de Jean Attié, psychanalyste à Paris.

Mais qu'en est-il, en effet, lorsque, pour un sujet, un enfant en l'occurrence, ce qui était latent dans l'inconscient, et dont rend compte l'analyse du fantasme « un enfant est battu », s'articule à une réalité où les violences vont s'inscrire dans le corps et s'inclure dans une relation essentiellement aliénante ? Y aurait-il des bons coups et des mauvais coups ? Les bons seraient-ils nécessaires pour introduire au désir, fixer les limites à l'enfant qui lui permettent de constituer son pro-

pre freinage à la pulsion ? Et les mauvais coups constitueraient-ils un traumatisme qui entraverait la castration et la traversée de l'œdipe ? En somme, pour désirer, tout enfant doit être naturellement battu par le père, c'est-à-dire qu'il doit avoir sacrifié sa jouissance par le signifiant. De la même manière, tout parent doit avoir été battu par son propre père et mortifié lui aussi par le signifiant. Ce n'est pas le cas, semble-t-il, des parents maltraitants, car si la castration des enfants battus est ainsi avortée, c'est bien que la castration des parents maltraitants est elle-même ratée. L'angoisse est à l'origine du passage à l'acte qui signifie : « Je te tue, car tu m'ouvres à ce que je voulais ignorer de ma castration. »

Mais le père réel, s'il doit être castrateur, doit être aussi « Grand Fouteur », selon l'expression de Lacan dans le *Séminaire – L'Éthique de la psychanalyse*. Si l'enfant est bien l'objet de la mère, il faut de surcroît qu'une femme cause le désir du père. Ainsi l'exprime Lacan dans le *Séminaire – Réel, Symbolique et Imaginaire* : « Un père n'a droit au respect, sinon à l'amour, que si ledit respect, ledit amour est, vous n'allez pas en croire vos oreilles, perversément orienté, c'est-à-dire s'il fait d'une femme l'objet qui cause son désir. »

On a plutôt l'habitude d'entendre qu'il n'y a d'amour et de respect que si le père travaille pour le bonheur de tous. Or, Lacan, ici, tranche et signifie que le père doit faire d'une femme sa cause sexuelle. Le père n'est nullement idéal. Et introduire une femme comme cause de son désir, c'est par-là même interdire à la mère de faire de l'enfant l'objet exclusif de sa jouissance.

Marie-Jean Sauret, psychanalyste, observe de son côté que, chez les enfants battus, il arrive très souvent que des manifestations aux formes masochistes soient associées à une organisation névrotique, narcissique ou psychotique. Il s'agira de repérer dans chaque cas si l'enfant occupe une position d'objet avec ou sans le signifiant phallique qui le fait sujet et le sépare de sa propre jouissance. Ainsi, en jouissant incestueusement de leur enfant par l'usage pervers de leur fantasme de fustigation, voire de leur fantasme meurtrier, les parents font de l'enfant battu un « enfant-symptôme », qui vient répondre à une vérité.

Mais quelle est cette vérité à laquelle répond le symptôme de l'enfant battu ? C'est ce que nous allons examiner maintenant, dans une troisième partie, qui sera plus succincte que les précédentes.

Nous avons développé les deux situations décrites par Lacan dans *Deux notes sur l'enfant* : le cas des enfants psychotiques, dont le symptôme « ressort de la pure subjectivité de la mère » ; et le cas des enfants névrotiques, pervers ou narcissiques, dont le symptôme « représente la vérité du couple familial ».

Dans le cas de la psychose, l'enfant battu reste pri-

sonnier du fantasme de sa mère et de la jouissance, tout en concentrant sur lui-même une jouissance autodestructrice. En cela, il incarne son refus de la castration, cette « imposture paternelle », comme la nomme Lacan.

Dans le second cas sont regroupés les enfants dont le symptôme reflète les failles du couple parental. L'enfant est dans cet entre-deux, entre la part prise dans le désir de la mère et la part de son désir de sujet insuffisamment métaphorisé par le père symbolique.

L'ILLUSTRATION CLINIQUE

A l'issue de notre cheminement théorique, nous allons présenter quelques conclusions, et illustrer cette présentation par une vignette clinique. L'ensemble des entretiens et des résultats aux tests, développés largement dans la partie clinique de notre recherche, permettent de vérifier largement nos deux hypothèses de travail.

• *Première hypothèse.* L'identification de la problématique œdipienne épinglée à partir d'un calcul indiciaire – selon lequel le référent de la traversée aboutie de l'œdipe est 5 – a permis de vérifier qu'aucun des enfants n'avait traversé l'œdipe avec succès. Les conflits évoqués sont rarement dépassés et souvent évités en raison de l'abrasement de la capacité fantasmatique et de l'expression des affects. Ainsi, trois enfants sont restés en amont de l'œdipe, au stade spéculaire des identifications, avec un indice très bas (inférieur à 1,35). C'est le cas des trois enfants repérés comme psychotiques et débiles, enfants restés « sous la pure subjectivité de la mère ».

Quatre enfants de l'échantillon, s'ils sont entrés dans l'œdipe, ne sont même pas parvenus à la moitié de la traversée. Ce sont les enfants dont l'organisation est dite limite ou narcissique.

Seuls trois enfants, dont Elisa, ont atteint un indice supérieur à la moyenne, ce qui, bien sûr, apparaît de meilleur augure pour ces enfants en quelque sorte arrêtés à mi-chemin du parcours œdipien.

Le travail spécifique avec les parents maltraitants a révélé des généalogies de dépendances, notamment à l'égard de la maltraitance et de l'alcool, et la corrélation importante des ratages de la castration des parents avec ceux de leurs enfants atteints dans leur corps.

Quant à l'atteinte des facultés cognitives chez les enfants battus, le Wisc-R a révélé la débilité légère ou massive de six enfants. Ainsi, trois enfants ont été diagnostiqués comme débiles profonds : les trois enfants psychotiques. Et trois enfants ont été considérés comme débiles légers : les trois enfants dont l'organisation a été qualifiée de limite. Sur les quatre enfants dits intelligents, les deux filles, dont Elisa, ont une intelligence « normale faible », qui, sans aucun

doute, est entravée par leurs difficultés affectives.

• *Deuxième hypothèse.* Les imagos parentales, siège de l'identité et des identifications, apparaissent composites ou mal différenciées, mais toujours angoissantes, voire dangereuses. Elles renvoient invariablement au désir de la mère, imago souvent non châtrée, toute-puissante ou indifférenciée. Cela rend irréprésentable aux enfants la scène primitive. Enfin, la jouissance reflue chez tous les enfants de l'échantillon à des degrés variant selon le contenu latent sollicité et leur histoire particulière.

LE CAS ELISA

J'ai rencontré Elisa, âgée de huit ans et demi à la demande d'un juge d'instruction qui venait de mettre en prison son père, à la suite de traces de violences physiques décelées sur sa fille à l'école.

La famille fait déjà l'objet d'une mesure d'assistance éducative en milieu ouvert (AEMO) exercée à l'endroit des trois filles du couple, en raison de violences familiales.

• *Le père.* Il justifie les coups par le climat tragique qui régnait chez lui en raison de l'inconséquence de sa femme qui, selon lui, frappe également la fillette.

Son histoire personnelle est vite résumée, puisqu'il n'a rien à dire de ses parents. On sait pourtant qu'il est issu d'un milieu très modeste où la violence était permanente. Il a rencontré sa femme par l'intermédiaire d'une copine. Dès que la relation amoureuse s'est engagée, il a découvert que le beau-père avait été incestueux avec elle pendant des années et l'avait mise enceinte. Il y aurait eu une IVG. Ce secret familial inscrit chez lui des doutes persistants jusqu'à le pousser à accuser sa femme d'avoir observé un silence complice, voire consentant. Ces doutes infiltrèrent aussi la question de sa propre paternité à l'endroit d'Elisa et de Virginie. On voit alors combien opèrent les fantasmes de la paternité impossible et interdite dans cette famille. Il décrit sa vie conjugale à travers un conflit ourdi par l'hostilité active de sa belle-famille. Il se décrit lui-même comme régissant tout, décidant tout, compte tenu des défaillances de son épouse. S'il frappait sa fille, c'est qu'« elle avait pris l'habitude de mentir avec sa mère », explique-t-il.

Elisa apparaît d'emblée porteuse de formes extrêmement actives de défauts et d'anomalies, par identification à sa mère. Ainsi se découvrent les failles graves de la personnalité de ce père : intelligence fruste, sentiment persécutif, perception confuse de son rôle de père ; auxquelles s'ajoutent les rôles de mère et d'ordonnateur des vies, opérant froidement.

Il semble marqué d'un trouble précoce des relations initiales, qui le rend incapable de percevoir la souffrance

d'Elisa. Il raconte comment il a rendu propre sa fille : « Facile ! j'ai tout enlevé : le biberon, la sucette, le chiffon dégueulasse et la couche, et je l'ai inscrite à l'école. Sans moi, elle pousse comme elle peut. »

La question de savoir comment les « quasi-opérations chirurgicales » ont été supportées par l'enfant ne l'effleure pas puisque, pour lui, les régressions d'Elisa sont le résultat des graves négligences de sa femme.

Pour ce père, le savoir-faire de sa propre mère dont il a acquis, terrorisé, les formules éducatives, justifie son fonctionnement. Elisa, de par son appartenance aux deux lignées, la « mauvaise » lignée maternelle et la « bonne » lignée paternelle, est battue à la fois par la mère et par le père. Celui-ci en veut à sa fille de ne pas parler. « Maman m'a dit de ne pas te parler parce que t'es pas mon vrai papa », lui aurait-elle déclaré. Confrontée aux injonctions paradoxales de ses parents – « parle » et « ne dis rien » –, Elisa manque aux deux et obéit aux deux. Pour le père, c'est un mensonge qui signifie qu'elle prend le parti de sa mère. Il faut préciser que le niveau intellectuel de cet homme est voisin de la débilité, et que les épreuves projectives font de lui une personnalité gravement « dysharmonique ».

• *La mère.* Elle parle d'une enfance douloureuse. Elle naquit d'une mère célibataire. Celle-ci aurait eu pour compagnon un homme qui aurait infligé à l'enfant à peine adolescente des sévices sexuels. Elle décrit la relation avec sa propre mère comme fusionnelle. Jamais celle-ci n'a voulu lui révéler l'identité de son père, et jamais elle ne s'est mariée – « Pour moi », dit sa fille. Puis elle a rencontré le père d'Elisa et est tombée enceinte. Mais le jeune homme n'a pas tardé à révéler son caractère impulsif et à se montrer violent envers elle, si bien que, huit mois plus tard, sa belle-mère l'a mis à la porte.

Elisa vint au monde cinq mois après la séparation de ses parents, qui durera quatre ans. A cette époque, la mère d'Elisa a perdu sa propre mère ; elle décrit cette épreuve comme profondément dépressiogène. Mais, un soir, le père d'Elisa est venu la reconforter. Elle s'est alors « raccrochée » à lui. Elisa avait lors de ces retrouvailles près de quatre ans. « Après la naissance de Virginie, il a recommencé à me taper dessus, par jalousie, à grands coups de poing... Mais je l'aimais..., reconnaît-elle. Il était bien un peu méchant avec Elisa... mais rien de grave. »

C'est à la naissance de Clara que le père commence à s'en prendre à Elisa. Il menace de les tuer si elles se plaignent. « On n'osait pas rentrer à la maison. Il tapait aussi sur les plus jeunes, mais moins que sur Elisa et sur moi. »

A propos d'Elisa, elle ne relève aucun problème particulier. Juste ce constat : « Aujourd'hui on dirait qu'elle veut redevenir bébé... »

• *Elisa : les entretiens cliniques et les tests.*

Lors des rencontres, Elisa se montre peu éloquente et assez instable. Elle ne parvient pas à verbaliser son expérience. Cela paraît dépasser ses possibilités de régulation émotionnelle. Elle reconnaît aimer l'école, mais aussi être la dernière de sa classe à tous les contrôles. Par contre, elle dessine toujours de bon cœur. Un bon moyen d'expression pour vaincre son inhibition. Puis elle exprime son désir fréquent de dormir avec sa mère – qui accepte –, et parle de sa peur du noir.

De son père, elle dit qu'il la tapait fort, les poings fermés, partout. A la tête, sur le corps... Qu'il lui tirait les cheveux. Le père, source d'angoisse, être débordant de violence et de fureur, frappe aussi les deux petites sœurs d'Elisa. Cela est tellement vrai que, lorsque je revois Elisa quelques mois plus tard, son père, qui entre-temps est sorti de prison (six mois après son incarcération), se trouve de nouveau en détention. Ce, à la suite de violences perpétrées sur Virginie, dont on a constaté les stigmates, à l'école, comme pour sa sœur aînée.

La mère elle-même nous montre une oreille en chou-fleur, œuvre de son mari à sa sortie de prison. « Il m'a tabassée comme un sauvage, nous explique-t-elle. C'est parce qu'il croit toujours que j'ai des amants. » Elle nie en avoir jamais eu, tout comme elle réfute qu'il soit l'auteur des marques de violences sur Virginie : « Virginie, c'est pas vrai... Non, ça, il ne tapait plus les enfants... Il a fait un effort. Les filles s'étaient battues entre elles. » Le voisinage rapportera tout autre chose...

Au cours de son témoignage, nous sentons bien que cette mère, particulièrement ambivalente, entretient depuis toujours un lien sado-masochiste avec son mari. « Il me tapait déjà quand j'étais enceinte : c'est pour ça que ma mère l'a viré. » De plus, nous la savons capable de mentir et de facilement banaliser les violences dont sont victimes ses enfants.

Avec une note de 85 au quotient intellectuel total (QIT), Elisa a une intelligence « normale faible », la plus basse parmi les quatre enfants de l'échantillon dits « intelligents ». Elle accuse un retard de langage, que les relations pauvres et fusionnelles avec sa mère entretiennent.

Les tests projectifs montrent qu'Elisa maintient des désirs régressifs. Ils sont causés par des angoisses qui l'assaillent du fait de la trop grande proximité de la mère. Et la maltraitance du père terrifiant ne fait qu'accentuer la tendance régressive de ces désirs. Dans le champ de son identité, Elisa a réussi à construire une image du corps, cependant atteinte dans son intégrité, partielle et dévaluée. Elle manque de toute une filière d'identifications symboliques, ses identifications se fondant sur des imagos parentales perturbées, angoissantes et dépressiogènes. La scène primitive traumatique est déniée. Chacun des parents apparaît tout-puissant, non castré – traduction directe de la

castration ratée de ses parents.

En outre, dans ses dessins, Elisa exprime sa quête de stabilité identitaire. Elle réfère ses désirs à un cadre contenant des pulsions et à une représentation à la loi, signifiant ainsi son inscription, même imparfaite, dans l'ordre symbolique. Dans le dessin de sa famille, Elisa élimine son père et dessine des personnages féminins, sur le même patron, sorte de moule des identifications imaginaires prégnantes. Un trait signifiant invisible rassemble ces identifications, mère et filles étant frappées par le père, un père dont Elisa va traduire ici la défaillance symbolique. Ces femmes ne sont-elles pas à mettre en relation avec les femmes de son univers généalogique, peu traversé par les pères, lesquels sont sans doute trop déçus pour être représentables ?

Elisa traduit ainsi l'impasse œdipienne, en quoi se manifeste le ratage de sa castration, réplique du ratage de la castration de son père réel. Nos hypothèses se trouvent confirmées, ici encore. Les identifications d'Elisa, tantôt à la victime, tantôt à l'agresseur, et tantôt à un tout petit animal collé à l'un de ses parents, la laissent aux prises avec des conflits infantiles et des fixations non dépassées.

Les désirs d'expression de soi chez cette fillette sont perceptibles, ainsi qu'une affectivité vivante et, malgré tout, préservée. Mais, chez Elisa, cela n'aboutit pas pleinement. Elle renonce à tout engagement plus personnel ; l'évitement de la profondeur des conflits œdipiens est un mécanisme d'inhibition dangereux. La qualité même de son approche perceptive en souffre ainsi que son adaptation profonde.

L'enfant est mal assuré dans son fantasme. Ce qui donne cette coloration de fragilité narcissique à sa personnalité, dont l'organisation est essentiellement hystérique, assortie de phobies et de désirs, qui, s'ils sont souvent régressifs, n'en sont pas moins référés au signifiant phallique. Dans son dessin libre, Elisa déploie un fantasme qui contient un désir : celui de faire mourir ses deux parents.

Le fantasme est un pare-trauma. Il répond là où l'autre ne répond pas. Il fournit la réponse à l'enfant pour qu'elle assoit sa légitimité : « Que suis-je pour eux ? » Dans ce dessin, face au déchaînement des forces de la nature, du surgissement d'un serpent venimeux qui les pique mortellement, Elisa, par identification, va tuer le serpent, métaphore du « crocodile » maternel, capable de dévorer son enfant. Ce faisant, Elisa évite la représentation totale de l'objet de la jouissance maternelle.

Le déferlement de la violence du père renvoie Elisa à une relation régressive et de dépendance avec sa mère, particulièrement dangereuse pour son avenir, d'autant qu'elle en tire une jouissance. C'est la face du surmoi obscène, féroce et angoissante, qui empêche Elisa de réussir la traversée du conflit œdipien. L'intensité de

cette angoisse met en échec les processus secondaires, et engendre un regain de jouissance masochiste. Pourtant la vie fantasmatique est riche chez cette fillette qui doit lutter contre la dépression générée par les images parentales traumatiques, lesquelles entraînent une jouissance à connotation incestueuse avec sa mère et érotisée avec son père. Cela déforme bien souvent chez elle la perception du réel.

En résumé, à neuf ans et demi, Elisa n'a pas effectué de façon harmonieuse son évolution œdipienne et maturative, les effets de la castration de jouissance ayant été entravés. Et ses capacités cognitives s'en trouvent sans nul doute altérées. Elle reste dans une grande dépendance de sa mère mais aussi de son père-bourreau, à l'égard duquel elle nourrit une culpabilité inconsciente très active, qu'elle convertit en attitudes réparatrices et masochistes.

Ces mécanismes souvent en œuvre chez les victimes présentent de grands dangers. Les dommages psychiques, déjà lourds, peuvent s'aggraver et déformer la personnalité et le rapport à l'autre.

Par ailleurs, le déchaînement de la violence du père lève pour l'enfant l'interdit de jouir du corps de la mère. Elle-même se socialise difficilement, tantôt engluée dans une position passive qui réactive un reste de fixation de jouissance, isolé par Freud comme trait de perversion. L'angoisse de dévoration, de castration, le désir d'être battue sont autant d'habillages imaginaires, chez Elisa, relevant de cette disposition précoce, que possède tout sujet à souffrir de sa propre déchéance.

Ces mécanismes ne lui permettent absolument pas d'élaborer sa place de sujet autonome et désirant. Cependant, elle a de nombreuses ressources, et le caractère inconscient de la dynamique en cause plaide en faveur d'une psychothérapie – nous avons d'ailleurs appris récemment qu'elle l'avait commencée.

En conclusion de cette recherche, il est patent que dans les familles défavorisées, qui constituent l'essentiel des familles maltraitantes, les garçons sont vraisemblablement plus souvent et plus gravement battus que les filles, qui, elles, font davantage l'objet de sévices sexuels. Ainsi, sur les huit garçons battus de l'échantillon, cinq ont une sœur victime de sévices sexuels avérés ou d'une promiscuité douteuse.

Aussi avons-nous constaté que, lorsque le désir du parent est insensé ou fou, l'enfant ne représente pas le désir d'un homme et d'une femme mais il « réalise » leur part de jouissance, animée par leur exigence pulsionnelle.

Les parents maltraitants, dont l'enfance traumatique a faussé les représentations de l'enfance et provoqué le ratage de la castration, reproduisent sur le corps de leurs enfants – trop pulsionnels et angoissants – des commotions physiques sévères, abolissant ainsi toute différence dans les générations. Ces débordements

pulsionnels sont déclencheurs de la violence chez les enfants, qui cherchent dès lors à se faire punir, et en tirent une jouissance masochiste.

La maltraitance est un symptôme qui ne trompe pas sur les vœux mortifères de l'autre. L'étude clinique des enfants de notre échantillon rend compte de leur souffrance extrême, pris qu'ils sont dans une sorte de « passion de l'être ». En effet, ils incarnent le phallus de la mère et provoquent en cela chez le parent maltraitant ce point d'effroi qui le met « hors » de lui. Certes, le symptôme de la maltraitance varie en fonction de l'appartenance socioculturelle des sujets. Et il n'y a pas encore bien longtemps que l'on prônait la « bonne fessée », administrée en baissant la culotte des enfants, par laquelle on associait à la douleur l'humiliation.

Mais la difficulté qu'éprouve l'enfant dépasse la restauration de l'image de soi et porte sur trois instances : le « symbolique », ou son ratage ; le « réel » et la jouissance ; et l'« imaginaire » d'un « que suis-je ? ». La seule réponse dans le registre imaginaire risque de figer sa question, qui doit se déployer dans son adresse à l'autre dans un « qui suis-je pour toi ? que me veux-tu ? » ; cela seul peut dégager l'enfant de la place d'objet qu'il occupe dans le fantasme parental.

Mais ne nous trompons pas. Le nombre de signalements d'enfants en danger est passé de 10 000 en 1993 à 65 000 en 1995, parmi lesquels 9 000 enfants maltraités en 1993, et 20 000 en 1995 subissent coups et violences sexuelles de façon avérée.

La prégnance nouvelle de la maltraitance en fait non seulement un signifiant moderne, mais aussi un symptôme du « malaise dans la civilisation », dans un siècle qui a subi le nazisme, le crime contre l'humanité, la prise d'otages et le terrorisme, et qui connaît actuellement la montée du racisme, en tant que principe de haine de l'autre.

N'oublions pas que la pulsion de mort, tant silencieuse que ravageante, plonge ses racines dans les profondeurs du psychisme de chacun. Il s'agit donc de « penser-panser » la pluridisciplinarité, qui, seule, permettra de trouver pour l'enfant battu et pour sa famille le juste ton et l'articulation la plus adaptée entre les professionnels. Cette ouverture évitera de se voiler la face en ce qu'elle empêchera la bonne conscience qu'entraîne la multiplicité des prises en charge. Elle amortira l'angoisse propre à ces situations et réfutera la jouissance incluse, refoulée en chacun dans le fantasme « un enfant est battu ».

Devant une maladie familialement transmissible, il s'agit de poser un regard distancé qui, s'il n'est pas salvateur, n'en sera pas moins pertinent. Si les droits de l'homme sont une condition de la justice, sa dignité doit rester le projet éthique de tous. C'est bien ce qui nous réunit ici... Pour repenser le désordre ? ●

Il s'approcha enfin du lit et se pencha vers son père pour l'embrasser au front mais en s'inclinant il fut mis en arrêt par les yeux du gisant demeurés entrouverts. Plus que jamais le regard de son père ressemblait à celui des chevaux, – l'éclat des flammes s'enfonçait profondément dans le brun ambré des iris mais ne s'y réverbérait pas, il s'y faisait lumière. Lumière-fossile, eau stratifiée, vert cendreau, immobile. Et la perspective que laissait entrevoir ce mince rai de regard s'élançait à l'infini dans l'invisible et le mystère. Était-ce donc là que résidait le séjour de Dieu, dans ces affres de douceur, de silence et d'absence ? Théodore-Faustin baisa le visage de son père par trois fois, sur les paupières et sur les lèvres, et l'embrassa par quatre fois sur les épaules et sur les mains. Puis il vint s'agenouiller auprès de sa mère et, posant son front contre ses genoux, il se mit à pleurer doucement dans les plis de sa jupe.

Sylvie GERMAIN, Le Livre des Nuits, Gallimard, 1985.